L'argumentation est-elle polyphonique ?

Is argumentation polyphonic ?

Marion Carel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2682>

DOI : 10.4000/praxematique.2682

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2003

Pagination : 191-214

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Marion Carel, « L'argumentation est-elle polyphonique ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 41 | 2003, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2682>

Marion Carel
École des Hautes Études en Sciences Sociales
54 bd Raspail 75006 Paris
carel@ehess.fr

L'argumentation est-elle polyphonique ?

Il est traditionnel de penser que certains mots, prenons par exemple *selon*, marquent linguistiquement la présence d'un point de vue. Ce point de vue peut être celui du locuteur (dans *selon moi*), mais il peut aussi être celui d'un autre (*selon toi*, *selon Pierre*). Si l'on reprend la terminologie de Ducrot (Ducrot 1984), on dira que *selon* marque la présence d'un énonciateur, éventuellement non assimilé au locuteur lui-même. Je résumerai cela en disant que *selon* est une marque de polyphonie. Ma question est alors la suivante : peut-on dire de même que les particules consécutives sont des marques de polyphonie ?

Deux précisions tout de suite. Je ne me propose pas ici de discuter la possibilité d'emplois ironiques ou distanciés de *donc* ou de *si*. Je ne considérerai que les emplois « normaux », « sérieux », de ces particules et me poserais alors la question de savoir si, tout comme *selon*, les particules consécutives signalent, par elles-mêmes, la mise en place d'un point de vue, éventuellement différent de celui du locuteur. De même, je ne me propose pas de voir si tel emploi de *donc*, parce qu'il apparaît à telle époque, dans telle société, fait allusion à tels autres textes, ou tels autres mots. Tout comme la possibilité d'être employé de manière distanciée, cette capacité à répondre à d'autres mots est une propriété générale de tout énoncé, de tout discours, indépendamment du fait qu'il comporte une marque consécutive. Or, ce qui m'intéresse, c'est ce qu'apportent, en propre, les particules consécutives : introduisent-elles, par elles-mêmes, un point de vue ?

Posée ainsi, la question est en fait un peu vague car la réponse dépendra de la façon dont on analyse les suites consécutives. Une

analyse polyphonique n'est pas indépendante d'une analyse de contenu ; la question de savoir quelles consciences s'expriment est liée à la description que l'on donne de ce qui est exprimé. Mais quel cadre sémantique, et plus précisément quelle description de la consécution va-t-on choisir ? Je me propose de comparer deux approches : d'une part celle fournie par la tradition aristotélicienne et selon laquelle les particules consécutives signalent que le discours en jeu reflète un raisonnement ; d'autre part celle fournie par la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS) et selon laquelle un discours en *donc* reflète un jugement élémentaire. L'analyse du contenu étant faite, je me poserai ensuite la question de savoir si le locuteur se présente comme seul responsable de ce contenu ou s'il donne à cette occasion la parole à d'autres consciences.

La discussion sera menée à partir des exemples :

- (1) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire
- (2) Pierre se trouvera devant une chose dangereuse à faire, et c'est pourquoi il renoncera à la faire
- (3) Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il a donc renoncé à la faire

(on aura reconnu des exemples construits). Ces exemples concernent particulièrement notre question car ils sont l'occasion, dans le cadre de la tradition aristotélicienne, d'admettre une polyphonie des particules consécutives. Car qui croit, dans les exemples précédents, que le danger est à éviter ? On verra cependant que cette polyphonie est parfois incompatible avec l'hypothèse liminaire d'un raisonnement, mené par une seule et même conscience, et parfois même ne suffit pas à expliquer l'emploi de *donc*. Ces difficultés me conduiront à abandonner l'analyse aristotélicienne des suites consécutives au profit de celle proposée par la TBS, et selon laquelle nos enchaînements argumentatifs représenteraient des jugements élémentaires. L'énoncé *le danger est à éviter* désignerait alors le prédicat commun des argumentations prises en exemples. Il ne constituerait pas à lui seul un contenu, pouvant être l'objet d'une croyance — celle de Pierre. Il serait utilisé par le locuteur pour décrire Pierre. Les marques consécutives auraient ainsi pour fonction de construire le

propos de jugements : elles ne signaleraient pas, par elles-mêmes, la présence d'un point de vue.

C'est dans cette même optique que j'interpréterai une remarque de Gide (Gide 1946), à propos de *Lamiel* :

Un peu plus haut <Stendhal> nous disait : « À force d'économies, la tante et l'oncle de Lamiel étaient parvenus à réunir un capital rapportant dix-huit cents livres de rente. Ils étaient *donc* fort heureux ». Ce petit « donc » suffirait presque à les peindre.

Selon Gide, l'enchaînement de Stendhal ne reflète aucun raisonnement, il n'introduit aucune croyance de la forme *la richesse rend heureux* et ne fait donc s'exprimer, ni la conscience réflexive, ni la conscience non-réflexive des parents de Lamiel : simplement il « peint » les parents de Lamiel en leur attribuant la propriété d'être rendus heureux par la richesse.

Ceci dit, même si la TBS interdit une analyse polyphonique des enchaînements consécutifs, en tant qu'ils sont consécutifs, cela n'entraîne pas, j'essayerai de le montrer à la fin de cet article, qu'elle exclut la polyphonie de l'analyse linguistique (on peut dire la même chose des enchaînements transgressifs, marqués par exemple par *pourtant*, qui sont également pour la TBS des unités de base de l'analyse, mais dont il ne sera pas question ici). Au contraire, un mot peut exprimer à la fois plusieurs enchaînements argumentatifs, consécutifs ou transgressifs, et il est possible que chacun de ces enchaînements soit à relier à un point de vue particulier. D'autre part, un discours peut articuler par des relations comme *mais*, ou *par exemple*, différents enchaînements argumentatifs. Et là encore on est amené à se demander quel est le responsable de ces enchaînements.

1. Polyphonie dans l'analyse aristotélicienne de la consécution

Soit donc les discours (1), (2) et (3) : admettons que ces enchaînements reflètent des raisonnements — un raisonnement qui serait suspendu dans le cas de (1), faute de pouvoir affirmer son argument

(qui est le même que celui de (2) : *Pierre se trouvera devant une chose dangereuse à faire*).

La tradition aristotélicienne soutient, plus précisément, que ces discours sont incomplets, en cela qu'ils ne représentent pas toutes les parties du raisonnement qu'ils cherchent à refléter. Il manquerait l'expression de ce qui autorise à conclure, de ce qui permet d'appuyer la vérité de la conclusion sur celle, déjà acquise ou supposée, de l'argument. Ce garant du raisonnement, qui permet de distinguer celui-ci d'une simple suite d'affirmations, serait un principe général que l'on pourrait formuler ici par *le danger est à éviter*, ou peut-être *les gens prudents évitent ce qui est dangereux*. Il y a en fait une incertitude quant à sa forme exacte, et du même coup diverses descriptions du contenu de (1), (2) ou (3) sont possibles.

J'examinerai trois analyses aristotéliciennes de ces discours. Selon les deux premières solutions, le raisonnement se fonderait sur le principe *le danger est à éviter*. Elles se distingueront par l'origine qu'elles donnent à cette croyance : selon la solution 1, cette croyance serait le point de vue du locuteur tandis que, selon la solution 2, c'est Pierre qui serait montré en train de raisonner. Selon la troisième solution par contre, le raisonnement se fonderait sur un autre principe, *les gens prudents évitent ce qui est dangereux*, et c'est le locuteur qui l'assumerait.

On distinguera cette question de celle, très travaillée par exemple par Ducrot (Ducrot 1983) lors de sa comparaison de *puisque* et de *car*, concernant l'origine de l'argument. La question n'est pas ici de savoir qui affirme que la situation est dangereuse, mais de savoir qui déclare que le danger est à éviter (ou que les gens prudents évitent le danger). Elle porte sur le lien entre l'argument et la conclusion, et non sur l'argument lui-même. On verra que seule la deuxième solution voit pleinement les particules consécutives comme des marques de polyphonie.

1.1. Première réponse : les argumentations prises en exemple évoquent des raisonnements de leurs locuteurs relatifs au danger

La première réponse serait que chacune des argumentations prises en exemple reflète un raisonnement garanti par le principe

général que le danger est à éviter. De plus, ce raisonnement serait le fait du locuteur et le principe général garantissant le raisonnement serait attribué à une voix collective à laquelle prendrait part celle du locuteur. D'où l'idée, très habituelle, que le principe général garantissant la validité d'un enchaînement en *donc* est présupposé — le locuteur ne peut en effet pas nier l'avoir mobilisé, ce qui empêche de le considérer comme un sous-entendu.

Les particules consécutives seraient, dans cette perspective, des marqueurs faibles de polyphonie : par leur intermédiaire, le locuteur signalerait qu'il fait appel à une croyance collective, mais il resterait que c'est lui seul qui raisonnerait.

Cette première réponse semble cependant insuffisante, et cela pour deux raisons au moins. La première est qu'une façon de s'opposer aux discours précédents est de refuser à Pierre, je dis bien à *Pierre*, la croyance que le danger est à éviter — par exemple en le disant casse-cou — et cela sans mettre en question les croyances éventuelles du locuteur :

A : Pierre s'est trouvé devant un danger et il a donc abandonné (et c'est pourquoi il a abandonné)

B : Tu sais, Pierre est casse-cou : je ne pense donc pas qu'il ait abandonné à cause du danger, ce serait plutôt malgré le danger.

Cela est encore plus sensible avec le discours en *si* au futur :

A : Si c'est dangereux, Pierre abandonnera

B : Tu sais, Pierre est casse-cou : je crois qu'au contraire cela le poussera à le faire.

Car comment les répliques de B peuvent-elles prétendre réfuter A si les discours prononcés par A n'attribuent pas à Pierre lui-même une certaine forme d'adhésion au principe selon lequel le danger est à éviter ? Il faut donc amender sur ce point la première réponse et admettre que A ne se contente pas de réveiller les croyances d'une collectivité dont on saurait seulement qu'elle contient le locuteur. Le discours de A associe aussi Pierre à cette collectivité (je reviendrai au paragraphe (1.2) sur la forme exacte de cette association) ou du moins lui attribue-t-il une nature, un comportement,

ayant pour conséquence qu'il évitera le danger (cf. l'étude de la troisième réponse au paragraphe (1.3)). Et ce seraient ces hypothèses sur Pierre que l'interlocuteur B contesterait.

On peut même aller un peu plus loin et penser que les argumentations prises en exemple attribuent seulement à Pierre les croyances ou les comportements face au danger dont nous venons de parler. Les croyances du locuteur lui-même relativement au danger ne seraient par contre nullement en jeu. On est ainsi amené, comme je l'ai annoncé, à une seconde raison de juger insuffisante cette première approche, et qui est relative à une nouvelle série d'argumentations (inhabituelles sans doute mais nullement interdites par la langue) :

- (4) Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il s'est donc précipité pour la faire
- (5) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il se précipitera pour la faire.

Cette nouvelle série d'argumentations mobilise en effet un principe général, contraire aux croyances sociales, selon lequel le danger est à rechercher. Comme précédemment, ce principe serait à mettre en relation avec Pierre, soit qu'il emporte une adhésion, consciente, de Pierre, soit que la nature de Pierre le conduise à s'y conformer. Mais cette fois il n'y a plus lieu, semble-t-il, d'attribuer cette croyance à qui que ce soit d'autre qu'à Pierre. Pourquoi cela ? Qu'est-ce qui distingue cette nouvelle série d'argumentations de la première ? Rien, si ce n'est que les principes généraux évoqués par la nouvelle série sont contraires, et non plus conformes, à ce que l'on suppose généralement être les croyances sociales.

Du coup, je reviens à la première série (1)-(2)-(3) d'argumentations, la question se pose de savoir si ces premiers exemples attribuaient effectivement à leurs locuteurs la croyance que le danger est à éviter. Ne se serait-on pas simplement laissé guider par l'évidence sociale de cette croyance ? Car finalement, il est tout à fait possible d'imaginer un casse-cou disant de Pierre avec mépris :

- (1) s'il se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire

- (3) Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il a donc renoncé à la faire.

Le locuteur, par son discours, ne s'attribue aucunement la croyance dans le garant du raisonnement que reflèterait son argumentation. Il est seulement en train de parler de Pierre, de décrire Pierre par l'intermédiaire de ce que signifie *le danger est à éviter*.

Il en va de même dans le passage de *Lamiel* :

À force d'économies, la tante et l'oncle de Lamiel étaient parvenus à réunir un capital rapportant dix-huit cents livres de rente. Ils étaient donc fort heureux.

Stendhal ne prétend pas que la richesse rende heureux : il se contente de peindre les parents de Lamiel par l'intermédiaire de ce « donc ».

Les deux séries d'argumentations que j'ai envisagées amènent ainsi à rejeter la première réponse qui attribue le « garant » au locuteur.

1.2. Seconde réponse : les argumentations prises en exemple évoquent des raisonnements de Pierre relatifs au danger

Selon la seconde réponse, les argumentations prises en exemple évoquent des raisonnements de Pierre. Il faut d'abord nuancer cette notion de raisonnement. Considérons :

- (3) Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il a donc renoncé à la faire.

Le locuteur ne prétend bien sûr pas que, face à un certain péril, Pierre s'est arrêté pour réfléchir au danger et à ses conséquences. En fait, la situation est assez semblable à celle imaginée par Russell (Russell 1940 : 60) et que cite Banfield (Banfield 1982 : 295-296) :

Supposez que vous alliez vous promener un jour humide et que vous voyiez une flaque et l'évitiez. Il y a peu de chance que vous

vous soyez dit « Voilà une flaque ; il est à conseiller de ne pas marcher dedans ». Mais si quelqu'un vous avait dit : « Pourquoi avez-vous fait soudain un écart de côté ? » vous eussiez répondu : « C'est parce que je ne voulais pas marcher dans la flaque ».

On pourrait dire que le promeneur de Russell a eu une conscience préverbale de la flaque, une conscience qu'aucune de ses propres verbalisations ne peut exactement décrire mais dont le meilleur correspondant verbalisable serait le raisonnement reflété par « Voilà une flaque ; mieux vaut l'éviter. Je fais donc un écart ». De même, le locuteur de notre exemple n'attribuerait à Pierre aucun raisonnement : il lui attribuerait un état de conscience non réflexif, que Pierre lui-même ne pourrait donc pas verbaliser, mais dont le correspondant réflexif le plus proche serait le raisonnement que Pierre pourrait expliciter en disant « c'est dangereux, je vais donc abandonner ».

Cette deuxième réponse fait des particules consécutives des marqueurs forts de polyphonie puisque, non seulement elles signaleraient que le garant (*le danger est à éviter*) peut être le point de vue d'une conscience autre que celle du locuteur, mais c'est de plus cette autre conscience qui effectuerait tout le raisonnement.

De nouveaux problèmes se posent cependant. J'en retiendrai trois. Le premier concerne le passage de Stendhal. Peut-on dire qu'il montre les parents de Lamiel raisonnant sur leur richesse ? Notons d'abord que, contrairement au promeneur de Russell, il n'est pas impossible que les parents de Lamiel se soient fait ce raisonnement, et il n'est donc pas invraisemblable que Stendhal le leur attribue. La difficulté est ici liée à ce que Stendhal, par son argumentation, décrit un état, et non une action, momentanée, des parents de Lamiel. Or, si Stendhal attribue peut-être aux parents de Lamiel la propriété d'avoir raisonné, une fois, sur leur richesse, il ne prétend sûrement pas qu'ils raisonnent *sans cesse* sur leur richesse. Peut-on éviter cette difficulté en recourant à nouveau à l'opposition entre conscience réflexive et conscience non réflexive, et dire que Stendhal décrit en fait le contenu de leur conscience non réflexive ?

Le deuxième problème concerne la déclaration de danger que contient (1) *si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire*. Car si le raisonnement lui-même, c'est-à-dire

le passage de l'argument à la conclusion, est à attribuer à Pierre et à lui seul (avec toutes les précautions précédentes), le locuteur semble par contre partie prenante dans le jugement (suspendu) *ce sera dangereux*. Imaginons en effet que l'énoncé conditionnel soit utilisé pour rassurer un ami de Pierre. Ces bonnes paroles, précisément parce qu'elles prétendent rassurer, font allusion à ce que le locuteur et son interlocuteur trouvent dangereux, et non simplement à ce que Pierre trouve dangereux. Le raisonnement en jeu verrait donc se mêler la voix de Pierre, responsable du garant, et la voix du locuteur, responsable de la prémisse. Qui des deux alors raisonne ? On répondra peut-être que, dans cet exemple, Pierre conserve la responsabilité de la prémisse, même si le locuteur s'associe lui aussi à sa prise en charge.

Mais considérons maintenant l'exemple du Savetier, étudié par Bally :

Si quelque chat faisait du bruit, le chat prenait l'argent.

Si l'on admet que cet emploi de *si* reflète un raisonnement, il faudra dire qu'il s'agit d'un raisonnement abductif concluant, à partir d'un bruit, à la perte de l'argent. Ce raisonnement se fonderait sur le principe général qu'un bruit dans une maison où se trouve de l'argent est signe de vol, et ce principe ne pourrait être attribué qu'au Savetier. Mais qu'en est-il de la prémisse ? Et d'abord la prémisse est-elle *quelque chat fait du bruit* ou simplement *il y a du bruit* ? Pour répondre à cette question, il me faudra commencer par chercher la conclusion du raisonnement. On notera alors que le raisonnement en jeu ne conclut pas seulement au vol, mais au fait qu'un *chat* est l'auteur de ce vol — c'est en effet parce qu'il mène à cette conclusion absurde que La Fontaine peut ridiculiser l'argumentation. Or cette conclusion ne peut reposer elle-même que sur l'hypothèse qu'un *chat* fait du bruit — et non simplement sur l'hypothèse qu'il y a du bruit. La prémisse du raisonnement que reflèterait le vers de La Fontaine serait donc *quelque chat fait du bruit*. Or de cela seul le locuteur peut être donné pour responsable : le Savetier lui-même n'a aucune conscience, même non réflexive, de ce que le bruit est dû à un chat. On aurait ainsi, derrière le vers de La Fontaine, un raisonnement dont le garant et la prémisse auraient deux sources distinctes, le Savetier d'une part, le locuteur d'autre part, et

la question se pose à nouveau de savoir qui, en fin de compte, raisonne. Est-il même encore licite de parler de raisonnement alors que prémisses et garant n'ont pas le même auteur ?

Il y a enfin une troisième difficulté à attribuer à Pierre le raisonnement que reflèterait un enchaînement comme (3) *Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il a donc renoncé à la faire*. C'est que le prétendu effacement du locuteur est impossible lorsque l'argumentation décrite concerne des objets sans conscience. Par exemple, on est obligé d'admettre que l'argumentation suivante repose sur une croyance du locuteur :

- (6) ce film a été très critiqué à la télévision, du coup il n'a fait aucune recette.

Cette argumentation devra donc être placée dans une autre catégorie que (3).

Une précision. Que certains enchaînements consécutifs reflètent le point de vue du locuteur ne remet bien sûr pas en cause l'hypothèse, défendue par cette seconde solution, que les particules consécutives sont des marques fortes de polyphonie : tout comme *selon*, elles pourraient tout à fait introduire un point de vue qui s'avèrerait être parfois celui du locuteur (cf. (6) et *selon moi*) et parfois celui d'une autre conscience (cf. (1), (2) et (3) et *selon Pierre*). Ce dont je doute, c'est de l'opportunité de la notion de point de vue, et plus précisément de celle d'origine d'un point de vue, pour décrire (6) et (3). Ce dont je ne suis pas totalement sûre, c'est de la réalité linguistique d'une différence d'origine entre (6) et (3). Sans parler des dilemmes qu'une telle classification entraînera lorsqu'il s'agira de juger de discours comme :

si mon chien se trouve devant un danger, il s'enfuira.

Dira-t-on, pour le mettre dans la même catégorie que (3), que le locuteur attribue à son chien une conscience non réflexive ? Ou que cet emploi de *si* est métaphorique ?

Il y a même peut-être quelque incohérence à cette classification en raisonnements du locuteur et raisonnements du personnage, car le phénomène linguistique qui a amené à reporter sur Pierre les croyances relatives au danger, qu'on avait d'abord attribuées au

locuteur, ce phénomène se reproduit avec l'exemple du film. On se rappelle en effet la remarque : un même locuteur peut dire aussi bien :

- (5) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il se précipitera pour la faire

que :

- (1) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire

selon que Pierre est ou non casse-cou. C'est cela qui avait amené à conclure que l'argumentation dépendait des croyances attribuées à Pierre. Or le locuteur de :

- (6) ce film a été très critiqué à la télévision, du coup il n'a fait aucune recette

peut aussi bien dire, mais cette fois à propos d'un film provocateur :

il a été très critiqué à la télévision, du coup il a fait un tabac.

Ce faisant, le locuteur n'a pas changé de croyance sur le caractère néfaste des critiques. Il a simplement changé d'opinion sur le type de film dont il s'agit : le potentiel argumentatif de *ce film a été très critiqué* dépend de la *nature* du film. Pourquoi ne pas dire alors de même que le potentiel argumentatif de *Pierre se trouvera devant un danger* dépend de la *nature* de Pierre ? Cela nous mène à une troisième description d'inspiration aristotélicienne, la dernière que j'analyserai.

1.3. Troisième réponse : les argumentations prises en exemple évoquent des raisonnements faits par leurs locuteurs à partir d'une connaissance qu'ils auraient de Pierre

Comme dans la première réponse, il s'agirait à nouveau de dire que le ressort d'un enchaînement argumentatif, à savoir ce « mouvement argumentatif » qui fait qu'il s'agit bien d'une argumentation,

et non d'un mauvais récit platement chronologique, ce ressort est du côté du seul locuteur — je fais bien sûr ici toujours allusion à l'emploi normal, non distancié, du discours.

Les particules consécutives redeviendraient des marqueurs faibles de polyphonie, attribuant certes à une voix collective la croyance dans le garant, mais laissant au seul locuteur la responsabilité du raisonnement.

Ce qui distingue cette troisième réponse de la première, c'est que le raisonnement (1) *si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire* aurait deux prémisses : d'une part la prémisses, suspendue, *Pierre se trouvera devant une chose dangereuse à faire*, et d'autre part la prémisses implicite *Pierre est prudent*. C'est sur cette prudence propre à Pierre, et non sur la croyance générale que tout le monde doit éviter le danger, que le locuteur s'appuierait pour conclure que Pierre évitera le danger. Seul le locuteur parlerait.

Tout est-il réglé ? Je ne crois pas, et cela d'abord parce l'ajout d'une prémisses implicite me semble conduire à un simple report du problème. Reprenons en effet l'exemple de Pierre. Le premier garant (*le danger est à éviter*) s'étant en quelque sorte fondu dans la prémisses implicite *Pierre est prudent*, tout le chemin reste à faire de l'argument à la conclusion — un chemin encore plus long prétendait la tortue de Lewis Carroll (1896 : 242) — et un nouveau garant sera pour cela nécessaire : il s'agirait d'un principe général comme *les gens prudents évitent le danger*. Or à qui en attribuer la croyance ?

De plus, la formulation de cette prémisses implicite ne me semble pas toujours possible, et le passage de *Lamiel* me semble ainsi résister à cette analyse. Il faudrait en effet, pour le décrire comme l'exemple de Pierre, supposer que Stendhal attribue aux parents de Lamiel une nature (le correspondant de la prudence de Pierre) qui les amènerait, étant riches, à être du coup heureux. Mais quelle pourrait être cette nature ? Je ne vois pas d'autre façon de la formuler qu'en utilisant les propres termes de l'enchaînement et en disant que les parents de Lamiel étaient de ces gens que la richesse rend heureux. L'enchaînement de Stendhal serait alors paraphrased par :

Riches, les parents de Lamiel étaient de ceux que la richesse rend heureux. Ils étaient donc heureux.

et son garant serait :

Ceux dont la nature est d'être rendus heureux par la richesse sont dans les faits rendus heureux par la richesse.

N'est-ce pas lui prêter une redondance qui touche à l'absurde ? Ne devrait-on pas plutôt admettre, avec Gide, que la prétendue prémisses relative à la nature des parents de Lamiel est la seule chose que dit Stendhal ?

Enfin, c'est la dernière difficulté que j'évoquerai, cette troisième réponse empêche de distinguer les argumentations doxales, comme (1), et les argumentations paradoxales, comme (5) — je prends ici les termes de « doxal » et de « paradoxal » au sens ordinaire :

- (1) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire
- (5) si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il se précipitera pour la faire.

En effet, cette troisième réponse fait dépendre chaque argumentation d'une prémisse sur Pierre *justifiant* son comportement. En particulier, le locuteur de l'argumentation paradoxale (5) supposerait Pierre casse-cou et fonderait ainsi son argumentation, non sur l'idée *le danger est à rechercher*, mais sur l'idée *les gens casse-cou recherchent le danger*. Or ce dernier principe est tout à fait conforme aux croyances sociales, tout comme le principe *les gens prudents évitent le danger* qui fonderait (1). La troisième solution ne peut donc pas opposer (1) et (5) comme relevant de deux types de discours différents.

1.4. Bilan

Je retiendrai des ces analyses que finalement, malgré toutes ses difficultés, c'est la seconde solution qui serait la plus adéquate. Les enchaînements (1), (2) et (3), en tant que consécutions, parleraient de Pierre, contrairement bien sûr à la solution 1 mais aussi à la

solution 3 qui se contente de placer la qualification qu'elle fait de Pierre, déclaré prudent, en préalable au raisonnement, sans faire intervenir Pierre lui-même dans le raisonnement.

Nous allons voir que l'analyse proposée par la TBS repose sur la même intuition que la solution 2. L'enchaînement même — le « donc », disait Gide — qualifierait Pierre : mais au lieu de qualifier Pierre par un dire, il le qualifierait par un dit. Du coup, les particules consécutives se verront donner par la TBS un statut très différent de celui que leur donnait la solution 2 : autant cette dernière en faisait des marqueurs forts de polyphonie, autant la solution proposée par la TBS les videra de toute capacité à introduire, en emploi normal, un point de vue autre que celui du locuteur.

2. Polyphonie dans l'analyse de la consécution par la TBS

2.1. La TBS, une théorie de la prédication

Les analyses précédentes, nous l'avons vu, admettent que, de l'argument (*Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire*) à la conclusion d'une argumentation (*Pierre a renoncé à la faire*), tout un chemin s'étire dont une croyance générale (*le danger est à éviter*) permettrait le parcours. Croyance du locuteur ou croyance de Pierre. Cette dernière serait l'objet d'un dire distinct et ferait l'objet d'un acte d'adhésion séparé.

Ces analyses s'inscrivent donc dans la tradition aristotélicienne, et s'en éloignent seulement par le fait que, pour elles, le garant est non pas totalement omis par le locuteur, mais *présupposé*. La TBS s'écarte encore plus d'Aristote. D'une part, elle intègre le principe général que la tradition considère comme un garant dans ce qui est *posé*. D'autre part, elle ne le voit pas comme un garant de l'enchaînement, mais comme le propos de ce qui est posé par cet enchaînement.

En effet, une argumentation discursive reflète, selon la TBS, non pas un raisonnement, mais un jugement. L'idée que le danger est à éviter serait directement manifestée, à propos de Pierre, par les argumentations prises en exemple, de sorte que l'enchaînement :

Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire, et il a donc renoncé à la faire

serait paraphrasable par :

Pierre a montré que s'il se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renonce à la faire.

Événementiel, cet enchaînement ancrerait dans la réalité (en l'occurrence dans un moment de la vie de Pierre) le fait que le danger est à éviter, et serait comparable à :

Pierre a été prudent.

De même, l'argumentation :

si Pierre se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renoncera à la faire

serait paraphrasable par :

Pierre est tel que s'il se trouve devant une chose dangereuse à faire, il renonce à la faire

et serait ainsi comparable à :

Pierre est prudent.

L'argumentation en *si* se distinguerait de l'argumentation en *donc* par cela qu'elle concernerait, non plus une action précise de Pierre, mais la *nature* de Pierre — c'est pourquoi le discours en *si*, à l'instar de l'énoncé au présent habituel, ne ferait pas allusion à d'éventuelles actions prudentes que Pierre aurait faites.

Dans cette optique, la prudence de Pierre ne constitue pas une prémisses implicite des argumentations prises en exemple. Manifester dans une argumentation l'idée que le danger est à éviter constituerait en soi une manière de déclarer Pierre prudent et il n'y aurait pas, contrairement à ce que proposait la « troisième » réponse, à présenter la prudence de Pierre au moyen d'un énonciateur supplémentaire assertant cette prudence.

En résumé, l'idée que le danger est à éviter ne serait pas le garant commun des argumentations précédentes. Elle en serait le propos commun. La TBS parle de *bloc sémantique* (je laisse de côté la différence entre bloc sémantique et aspect argumentatif : pour un exposé complet de la TBS on pourra voir (Carel et Ducrot 1999)). Argumenter, je parle bien de dire *donc* et non pas simplement d'affirmer des énoncés qui serviront ensuite de prémisses, argumenter n'est selon la TBS qu'une manière d'affirmer et il devient alors possible d'interpréter à la manière de Gide le passage de Lamiel :

À force d'économies, la tante et l'oncle de Lamiel étaient parvenus à réunir un capital rapportant dix-huit cents livres de rente. Ils étaient donc fort heureux.

Il s'agirait à nouveau d'un jugement élémentaire, attribuant aux parents de Lamiel, à l'imparfait, le bloc selon lequel la richesse rend heureux. Il serait (schématiquement) paraphrasable par :

les parents de Lamiel étaient tels que se trouvant riches, il étaient du coup heureux
les parents de Lamiel étaient tels que la richesse les rendait heureux.

Construisant le propos des jugements qu'exprimeraient les enchaînements consécutifs, les particules consécutives ne seraient pas des marques de polyphonie.

2.2. Comparaison de la TBS et de la solution 2 : à propos des pensées rapportées

Comme je l'annonçais, il y a un certain parallèle entre l'analyse proposée par la TBS et la solution 2 : dans les deux cas, il est admis que le locuteur de (1), (2) ou (3), qualifie Pierre par l'intermédiaire même de *si*, *c'est pourquoi* ou *donc*.

La solution 2 en rendait compte en attribuant à Pierre le raisonnement que représenterait, selon elle, ce discours. Ainsi, l'enchaînement (3) *Pierre s'est trouvé devant une chose dangereuse à faire et il a donc renoncé à la faire* communiquerait que Pierre a été prudent en montrant Pierre en train de raisonner sur le danger — tout comme l'exclamation *chic !* communiquerait le bonheur de son locuteur en

le *montrant* contraint par ce bonheur à s'exclamer (cf. (Ducrot 1984 : 200)).

Cependant, un recul était immédiatement nécessaire pour distinguer l'emploi « normal » de (3) d'un discours qui se déclarerait explicitement un rapport de la pensée de Pierre (*Pierre pensait* : « *c'est dangereux, je vais renoncer* ») : la solution 2 proposait d'attribuer les rapports, en style direct, indirect, ou indirect libre, à la conscience réflexive de Pierre et d'attribuer le raisonnement sous-jacent à (3) à la conscience non-réflexive de Pierre.

Nous avons vu les difficultés que la notion de raisonnement posait, même repoussée dans la conscience non-réflexive de Pierre. La TBS propose de laisser (3) à la responsabilité du locuteur et de placer sous la responsabilité de Pierre les seules pensées de sa conscience réflexive. Le fait que Pierre soit qualifié par le *donc* de (3) est alors formalisé par l'hypothèse que *donc*, en reliant les termes *danger* et *renoncer*, construit le bloc que le locuteur de (3) applique à *Pierre*.

2.3. Connecteurs, articulateurs, et marques de polyphonie

La TBS est-elle incompatible avec toute polyphonie ? On pourrait le craindre car la TBS développe l'idée que chaque unité de sens — mot, énoncé, ou discours — peut être sémantiquement décrite par la seule indication des enchaînements connectifs qu'elle évoque : si les enchaînements ne sont pas le lieu de polyphonie, ne doit-on pas alors penser que la langue elle-même est vidée de polyphonie ? Tel n'est en fait pas le cas car certains mots, certains énoncés, certains discours, évoqueront et compareront plusieurs enchaînements : chacun d'entre eux constituera alors le point de vue d'une conscience, et cette dernière pourra éventuellement être autre que celle du locuteur.

C'est ce qui se produit en particulier pour certaines conjonctions du discours. La TBS en distingue deux types : les « connecteurs », qui fabriquent des blocs et les utilisent comme prédicats ; et les « articulateurs », qui eux comparent, ou encore introduisent, divers enchaînements connectifs. On compte parmi les connecteurs les particules consécutives dont il a été ici question (par exemple *donc*, *si*, *parce que*) mais aussi certaines particules concessives comme *pour-*

tant, même si, ou malgré. On notera que la conjonction *mais* n'appartient pas à cette liste : elle est classée par la TBS parmi les articulateurs. Ce sont les connecteurs que j'ai présentés ici comme n'étant pas des marques de polyphonie ; les articulateurs par contre sont de nouveaux candidats au marquage de la polyphonie. C'est le cas de *mais* au sujet duquel je voudrais faire quelques remarques pour montrer, en conclusion de cet article, comment la TBS peut être associée à une théorie de la polyphonie.

La question de la polyphonie de *P mais Q* peut prendre deux formes, selon qu'il s'agit d'un *mais* purement oppositif ou d'un *mais* concessif.

Commençons par les *mais* oppositifs. Comme le note Rabatel (Rabatel 1999 : 52-53), il est d'abord possible, c'est ce que proposaient Bruxelles et al (Bruxelles et al 1980), que *mais Q* soit le fait d'un locuteur, s'opposant à un autre locuteur ayant dit *P*. C'est ce qui se produit dans l'exemple suivant, tiré de *Occupe-toi d'Amélie* par Bruxelles et al. Un groupe d'amis est réuni chez Amélie. Le disque qu'on écoutait vient de s'arrêter :

Yvonne : Eh ben ?

Amélie : Mais ça y est, c'est fini !

Amélie, locuteur, y reproche à Yvonne, locuteur, sa question.

L'opposition de *P* et de *mais Q* n'a cependant pas toujours lieu entre deux locuteurs. Elle peut avoir lieu, c'est ce que remarque Rabatel, entre un locuteur et une conscience n'ayant pas le statut de locuteur. Ainsi en va-t-il dans le passage suivant de *Nana* (p. 27 de l'édition Folio de 2002) cité par Rabatel (Rabatel 1999 : 52). Fauchery vient de confirmer à Lucy qu'il ne connaissait pas Nana :

— Bien vrai ? On m'a juré que tu avais couché avec.

Mais devant eux, Mignon, un doigt aux lèvres, leur faisait signe de se taire.

Un premier locuteur L₁ affirme *P* (*On m'a juré que tu avais couché avec*). Puis une conscience E₂, introduite par le segment *mais Q* sans être celle du locuteur de ce segment, s'oppose à l'énonciation de *P* par L₁ en constatant que Mignon fait signe de se taire. À qui assimiler cette conscience E₂ ? Je dirai qu'il s'agit de Lucy, qui a été

le locuteur de *P*, mais qui n'est plus locuteur de *P* au moment où elle s'oppose à l'énonciation de *P*. Cette interprétation me semble confirmée par la suite du texte qui montre Lucy réagissant, par une question, au geste de Mignon :

Et, sur une question de Lucy, il montra un jeune homme qui passait en murmurant :
« Le greluchon de Nana. »

Dans la mesure où la question de Lucy réagit à sa perception du geste de Mignon, on renforce en effet la cohérence du texte en supposant que cette perception était déjà à l'origine de l'opposition marquée par *mais*. Ainsi, le fait que le *mais* soit énoncé par le narrateur n'empêcherait pas qu'il exprime une attitude du personnage Lucy, inquiète au sujet de sa propre énonciation. Reprenant la distinction de Ducrot (Ducrot 1984 : 199-200) entre locuteur-en-tant-que-tel et locuteur-en-tant-qu'être-du-monde, on pourrait dire que ce *mais* oppose un locuteur en tant que tel et la conscience de ce locuteur en tant qu'être du monde.

Cette polyphonie de l'emploi purement oppositif de *mais* me semble pouvoir coexister sans difficulté avec la description que la TBS propose des contenus, dans la mesure où elle ne repose pas sur une polyphonie préalable d'enchaînements consécutifs que comparerait *mais*.

Le point est plus délicat en ce qui concerne l'emploi concessif de *mais*. Prenons *Pierre a réussi mais c'était facile*, dont le locuteur concède *Pierre a réussi* mais refuse de conclure à *Pierre a été brillant* parce que la tâche que Pierre a réussie était facile. S'inspirant de (Anscombe 1985 : 345-346) et (Flottum et Noren 2002 : 86), on pourrait chercher à analyser cet acte de concession accompli dans le segment *Pierre a réussi* en décomposant son argumentation vers *Pierre a été brillant* en trois moments :

E1 exprimant que Pierre a réussi ;

E2 exprimant que la réussite est signe de qualité, par exemple intellectuelle ;

E3 concluant que Pierre a cette qualité intellectuelle.

Le locuteur concèderait *Pierre a réussi* en ce sens qu'il accepterait l'information apportée par ce segment, et accepterait aussi peut-être la valorisation de la réussite proposée par E2, mais refuserait de

conclure en l'occurrence. Autrement dit, il serait d'accord avec E1, peut-être même avec E2, mais rejetterait E3.

Cette analyse de la concession est à nouveau l'occasion d'introduire dans *mais* de la polyphonie. D'une part, parce que E3, rejeté par le locuteur, sera donc le point de vue d'une conscience autre que la sienne. Mais aussi parce que son acceptation de E1 ne se fait pas par assimilation à E1. Comme le montre la possibilité d'introduire *certes* dans le premier segment (voir Ducrot 1984 : 230), c'est seulement dans un second temps que le locuteur se rallie à ce point de vue : il lui donne bien sûr son accord, mais ce point de vue est d'abord le fait d'un autre, qui peut être l'interlocuteur, un tiers, voire lui-même *en tant qu'être du monde* (je suis là une suggestion de (Flottum et Noren 2002 : 89)).

Cette seconde forme de polyphonie de *mais*, liée à ses emplois concessifs, ne peut par contre pas se concilier avec la TBS car la TBS voit en chaque argumentation un seul jugement et refuse donc de la décomposer en trois moments. De manière plus générale, la TBS sera incompatible avec toutes les analyses polyphoniques reposant sur un découpage des enchaînements consécutifs.

On notera cependant, ce sera ma dernière remarque, que si la TBS est incompatible avec l'analyse précédente de la concession, la TBS n'est par contre pas incompatible avec toute analyse de la concession. Reprenons l'exemple :

Pierre a réussi mais c'était facile.

Cet emploi de *mais* peut en effet être analysé comme opposant deux interprétations de *Pierre a réussi* : celle selon laquelle Pierre aurait réussi malgré la difficulté (et c'est pourquoi il aurait été brillant) et celle selon laquelle il a réussi parce que c'était facile — je renvoie à mon article (Carel 1999) pour une justification de cette analyse. Il y aurait concession en ce sens que serait rejetée l'interprétation *c'était difficile pourtant il a réussi* mais serait acceptée une autre interprétation de la même expression *Pierre a réussi*. À nouveau, il y aurait polyphonie de cet emploi de *mais* puisque la première interprétation, rejetée, de la réussite de Pierre serait le fait d'une conscience autre que le locuteur. Et cette analyse polyphonique serait compatible avec la TBS.

Cette description de *mais*, comme introduisant deux lectures, argumentatives l'une comme l'autre, de l'un des segments reliés par *mais*, me semble s'appliquer à de nombreux cas.

Conclusion

À la question « les particules consécutives sont-elles des marqueurs polyphoniques ? », je répondrai que non. Bien sûr les enchaînements argumentatifs, tout comme n'importe quel autre type d'énoncés, peuvent être l'objet d'un dire distancié. Mais ils ne sont pas polyphoniques en tant qu'enchaînements, c'est-à-dire en tant qu'ils comportent des particules comme *donc* ou *si*. Ils sont l'équivalent de jugements élémentaires.

Cela conduit la TBS à faire un partage parmi ces mots du discours que sont les conjonctions — partage que les versions précédentes de la théorie de l'argumentation dans la langue, dans laquelle la TBS s'insère, ne faisaient pas. Il y aurait d'une part les connecteurs (par exemple *donc*, *si*, *parce que*, mais aussi *pourtant*, *même si*, *malgré*), qui, en connectant deux expressions, construiraient des blocs constituant ce qui est dit : ces connecteurs ne seraient pas des marques de polyphonie. Mais il y aurait d'autre part les articulateurs (par exemple *mais*) qui eux auraient pour fonction de comparer des enchaînements, et de marquer, si ce n'est leur source exacte, du moins le fait qu'ils ne constituent pas le point de vue du locuteur. C'est parmi eux que se trouveraient les mots du discours marqueurs de polyphonie.

Références bibliographiques

- Anscombe, J.-Cl. 1985, « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », *Revue internationale de philosophie*, n° 155, 333-350.
- Banfield, A. 1982, *Unspeakable sentences*, trad. fr. (1995) *Phrases sans parole*, Paris : Seuil.
- Bruxelles, S. et al 1980, « *Mais* : occupe-toi d'Amélie », *Les mots du discours* de Ducrot et al, Paris : Minuit, 93-130.

- Carel, M. 1999, « Sémantique discursive et sémantique logique : le cas de *mais* », *Modèles linguistiques*, tome XX, fascicule 1, 133-144.
- Carel, M. et Ducrot, O. 1999, « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », *Langue française* n° 123, 6-26.
- Carroll, L. 1896, *Symbolic Logic*, Londres : Macmillan. Trad. fr. (1966) *Logique sans peine*, Paris : Hermann.
- Ducrot, O. 1983, « *Puisque*, essai de description polyphonique », *Mélanges C. Vikner, Revue Romane*, n° spécial 24, 166-185.
- Ducrot, O. 1984, *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.
- Flottum, K. et Noren, C. 2002, « Polyphonie — de l'énonciation au texte », dans Carel éd. *Les Facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Paris : Kimé, 83-91.
- Gide, A. 1946, « En relisant Lamiel », préface à l'édition de 1993, *Lamiel*, Paris : GF-Flammarion.
- Rabatel, A. 1999, « *Mais* dans les énoncés narratifs : un embrayeur du point de vue et un organisateur textuel », *Le français moderne*, LXVII, n° 1, 49-60.
- Russell B. 1940, *An Inquiry into meaning and truth*, Londres : Allen & Unwin. Trad. fr. (1969), « Signification et vérité », Paris : Flammarion.